

## Le sauvage veille encore

Le coup de feu claqua, net, quelque part dans le vallon en contrebas. Élise s'arrêta, le cœur battant dans sa parka trempée. Le vent remontait la pente comme une bête effrayée. Elle n'était pas censée être ici. Pas aujourd'hui. Mais elle avait suivi la balise. Le signal s'était brusquement arrêté.

Un silence.

Puis un craquement.

Elle descendit entre les mélèzes. Ses bottes brisaient la croûte de neige. C'est là qu'elle le vit. Juste au bord du sentier oublié : un loup gris, couché comme s'il dormait. Mais la mousse autour de lui avait jauni. Une flèche anesthésiante dépassait encore de l'épaule. Et son pelage portait une balise GPS.

Elle s'agenouilla. Toucha le poil. Chaud encore. Mort récente.

Élise est garde forestière, mutée loin des villes, des voix humaines, et peut-être de quelque chose en elle qu'elle voulait oublier.

Depuis peu, des hurlements glissaient sur la crête comme une plainte venue du fond du temps. Le loup était revenu, disaient les bergers. Mais aucun troupeau n'avait été attaqué. C'était un loup qui ne faisait pas de mal. Un leu, comme on l'appelait jadis, qui regardait, peut-être, ce qu'était devenue la terre.

Au poste, elle traça les déplacements : Fontainebleau, Chartreuse, Diois... puis ici. Le loup avait fui. Ou bien été attiré. Mais qui l'avait conduit ici ?

En croisant les données, Élise vit que d'autres loups suivis par l'Office avaient convergé vers les mêmes zones. Comme une route invisible, dictée par une volonté humaine. Une manipulation.

Et ce nom, chuchoté par un agent fatigué, presque honteux : *Les veilleurs du pastoralisme*. Une milice d'éleveurs extrémistes, nostalgiques d'un temps où la montagne obéissait à l'homme.

On les disait nés du désespoir, de la rage de voir leurs bêtes massacrées, leurs nuits dévorées par l'angoisse. Ils agissaient. Sans loi. Sans scrupule.

Mais plus elle cherchait, plus elle rencontrait le silence. Les autorités détournaient le regard. Certains collègues évitaient ses questions. Le loup n'était pas une priorité. Juste une gêne.

Les semaines passèrent. L'administration étouffa ses rapports. Certains collègues ne lui adressaient plus la parole. D'autres la mettaient en garde, à mots couverts.

Un soir, une lettre manuscrite dans son casier :

Tu fouilles trop. On t'observe.

Et puis, une nuit, alors que les étoiles griffaient la neige, Élise remonta une piste signalée par un collier actif. Elle gravit une crête. Le froid mordait, le silence était total.

Et alors, elle le vit.

Un loup noir. Jeune, mais le regard usé, ancien. Il boitait. Ses yeux d'or ne fuyaient pas. Et dans l'ombre, un homme.

Barbe blanche, manteau de cuir. Fusil en bandoulière. Il ne semblait pas vouloir tirer.

- Tu ne devrais pas être là, dit-il.

Élise sentit le vertige. Ce visage, elle ne l'avait pas vu depuis l'âge de sept ans. On l'avait dit fou, ou suicidé. Il avait choisi un autre monde. Ce regard. À la fois étranger et familier. Le vertige. C'était son père. Disparu dans les bois après la mort de sa mère.

Il vivait avec le loup. Ou plutôt, il vivait comme un loup.

Dans la cabane enfouie sous la mousse, il raconta. Il avait vu les hommes tuer ce qu'ils ne comprenaient pas. Les attaques de loups exagérées. Les légendes ravivées. Les collusions entre certains éleveurs et un laboratoire animalier privé. Les GPS sur les loups étaient détournés. Ils traçaient non pas pour protéger, mais pour piéger. Il avait fui non pas par lâcheté, mais pour sauver ce qui méritait encore de l'être. Le loup noir était le dernier d'une lignée. Unique. Invisible. Comme la beauté que l'on ne sait plus nommer.

Il lui tendit un journal, un carnet griffonné de croquis, de récits, de visions. Ce n'était pas un plaidoyer écologique. C'était un psaume. Une prière sauvage. Pour les esprits des forêts. Pour les enfants perdus. Pour les âmes retournées à la forêt. Pour ceux qui refusent de devenir machines.

Élise comprit. Ce n'était pas seulement le loup qui revenait.

C'était le sauvage. Ce que la civilisation tente d'ensevelir sous le bitume, le confort, les règlements. Ce qui hurle encore en nous, malgré les contrats, les clôtures et les promesses.

Le loup noir était unique. Une souche ancienne. L'ADN prouvait une lignée pré-alpine disparue. Trop rare pour survivre. Trop rare pour qu'on le laisse vivre.

Le croquis contenait aussi des observations minutieuses et des codes cryptés. Une carte menant à un enclos abandonné.

Elle y alla.

Et trouva un laboratoire clandestin. Vide. Mais pas assez. Des seringues. Des cages. Un congélateur. Et des étiquettes marquées : « *Souche LUPUS-NI* ».

Elle déclencha l'alerte. Envoya les preuves à un journaliste indépendant.

Puis, cette nuit-là, le feu.

Sa cabane. Réduite en cendres.

Son père avait disparu. Le loup noir aussi.

Élise ne retourna pas au poste.

Officiellement, Élise est en congé maladie.

Mais dans le creux du Vercors, dans le givre du matin, elle et son père guettent. Ils écoutent et observent. Les déplacements des Veilleurs. Les chiens lâchés sans collier. Les cris des brebis. Les pièges. Les drones.

Un soir, ils virent un feu, au loin. Un camp. Trois hommes. Des cris. Puis une détonation.

Le loup noir, curieux, s'était approché. Ils avaient tiré.

Mais la balle avait heurté un arbre. Et quand ils levèrent les yeux, ils virent Élise. Son fusil pointé.

- Il n'y aura pas d'autres morts, dit-elle. Votre politique de prélèvement est insupportable. Vous ne faites pas que défendre vos brebis.

Ils rirent.

- Tu ne comprends pas. Malgré nos tirs intensifiés, ce n'est pas la mort qu'on cherche. C'est l'équilibre.

Elle murmura, presque pour elle-même :

- Vous avez tué l'équilibre il y a longtemps.

- Tu l'as peut-être perdu de vue, le loup est un prédateur !

- Oui, mais c'est sa nature. Et savez-vous que chez les grecs anciens, il représentait la connaissance et la clairvoyance ?

Puis elle tira.

Pas sur eux. Mais en l'air. Juste assez pour faire fuir les bêtes, les bêtes à deux jambes. Les hommes reculèrent, puis disparurent dans la nuit.

Le lendemain, elle se rendit à l'Office. Déposa son badge. Laissa un mot.

*« Je ne travaille plus pour une forêt qu'on gère. Je vis dans une forêt qu'on écoute. J'entends la montagne rendre ce qu'on croyait perdu. La nature refuse de céder tout son terrain. J'affirme que le sauvage veille encore. »*

Quelques mois plus tard, un bruit inattendu monta de la vallée : non un hurlement, ni un tir, mais une voix, cette fois portée par les ondes d'une radio locale. Une question, posée à l'Assemblée nationale, dans la lumière feutrée d'un hémicycle trop lointain :

*« Le loup est revenu. Mais devons-nous continuer à le traquer comme un ennemi, ou pouvons-nous apprendre à l'accueillir comme un voisin ? »*

Le député parlait avec la conviction de ceux qui ont grandi près des forêts, entre les pâturages et les bois. Derrière lui, un collectif hétéroclite s'était formé : scientifiques en éthologie, écologues, maires de petits villages de montagne, éleveurs lassés du conflit, citoyens désireux de faire autrement. Par delà les querelles de chiffres, par delà la mécanique mercantile, ils demandaient une chose simple : réconcilier.

Le projet, d'abord jugé utopique, gagna de l'élan. On parla d'un Parc de coexistence, inspiré des grands modèles nord-américains mais enraciné ici, dans les plis reculés du Vercors. Un territoire vaste, non pas clôturé, mais accompagné. Les troupeaux seraient guidés, les prédateurs suivis sans être traqués. Des chiens de protection, sélectionnés avec soin, seraient réintroduits. Des veilleurs humains, dotés de compréhension généreuse, formés à la fois aux sciences animales et à la médiation, remplaceraient les milices.

Et surtout, on décida d'introduire une louve blanche, porteuse d'un patrimoine génétique unique, compagnon potentiel du loup noir. Pas une louve de laboratoire. Une survivante, venue d'un programme de sauvegarde discret, menée dans l'ombre par des naturalistes obstinés.

Élise et son père observaient de loin. Ils ne participaient plus aux débats, mais chaque soir, ils guettaient les étoiles au-dessus des crêtes, cherchant des signes. Une nuit, dans une clairière givrée, ils virent deux silhouettes. Deux loups. Marchant côte à côte.

Peut-être y aurait-il une portée. Peut-être pas. Mais l'idée avait germé.

Ce matin-là, Élise reprit son carnet. Dessina un cercle. Au centre, elle écrivit : *Coexister n'est pas céder. C'est écouter. Le sauvage veille encore...*